

— Mais comment donc !... répondit Maurice. Je vais prendre congé et partir.

— Non, non, fit vivement le docteur. Votre présence est nécessaire ici... indispensable même... J'ai compté sur vous pour distraire Mlle Bressolles, et personne au monde ne saurait comme vous s'appliquer de ce rôle. Quittons-nous, mais revenez dans cinq minutes... L'entretien sera court.

— Je vais donc attendre dans le fumoir... répliqua Maurice.

Et il sortit.

— Cher ami, commença l'ex-architecte dès que la porte se fut refermée derrière le jeune homme, parlez vite !... Je suis sur des charbons ardents !...

— Je ne vous ferai pas languir... Vous aimez tendrement votre fille...

— Plus que tout au monde...

— Vous ne reculerez devant aucun sacrifice pour la voir guérie...

— Je donnerais sans hésiter ma fortune entière...

— Votre fortune n'a rien voir là-dedans... Il ne s'agit point de ruiner Mlle de Bressolles, mais de la marier.

— La marier ! répétèrent à la fois l'ex-architecte et Valentine.

— Oui.

— En ce moment ?

— Jamais moment ne fut plus opportun...

— Expliquez-vous ?

— Je vais le faire... Je vous ai dit que j'étudiais avec patience la maladie de votre fille, et que j'espérais trouver un remède assez efficace pour la combattre victorieusement.

— Eh bien ?...

— Eh bien, ce remède, je l'ai trouvé, et sa découverte ne résulte point uniquement de mes observations mais aussi de celles de mes plus illustres confrères, des princes de la science, de ceux enfin dont l'autorité est indiscutable... Je n'entrerais point avec vous dans des considérations scientifiques qui n'en finiraient pas... Je laisserai de côté les mots techniques... Il me suffira de vous affirmer qu'à la maladie de langueur causée par la morsure venimeuse d'un reptile, il n'est qu'un seul remède efficace, c'est le mariage, ou plutôt la naissance d'un enfant qui, selon les lois naturelles, doit être la suite d'un mariage.

— En vérité, je vous comprends mal... murmura Ludovic Bressolles.

— Je vais me faire comprendre...

Et M. Dufresne répéta ce que savent déjà nos lecteurs, pour avoir entendu Lartigues le dire à Maurice et à Verdier.

Il conclut en ces termes :

— Donc n'hésitez pas... Point de retard... Il faut agir le plus vite possible !... Je serais au désespoir de vous causer de l'inquiétude, mais je suis bien contraint d'avouer que le temps presse !

Ayant ainsi parlé, le médecin attendit.

Valentine avait tressailli violemment. Elle venait de comprendre.

Ludovic Bressolles, lui, baissait la tête et restait muet.

— Eh quoi ! vous ne répondez pas ! fit M. Dufresne au bout d'un instant.

— Que puis-je répondre ?... murmura le pauvre père. Je me vois en face de formidables obstacles dont vous semblez ne tenir aucun compte... Vous connaissez l'état du cœur de Marie... Vous savez qu'elle aime Albert de Gilbray... Or, Albert de Gilbray est dangereusement malade... Sa maladie sera longue, sa convalescence plus longue encore, et vous affirmez que le temps presse ! Que faire donc ? Parler à Marie d'un autre mariage, dans l'état de faiblesse où elle se trouve, serait la tuer !

— N'en croyez rien ! répliqua le docteur. Elle mourrait bien plus sûrement à rester où elle en est ! Je ne suis pas romanesque, moi, je suis positif ! Qui veut la fin veut les moyens ! Mlle Marie, d'ailleurs, tient à guérir, ne fût-ce que pour vous qui ne pourriez pas vivre sans elle ! Vous la prendrez par les sentiments et vous savez qu'elle obéira !

— En se sacrifiant ! !

— Qu'importe, puisque ce sacrifice est dans son intérêt.

Valentine intervint.

— A l'âge de Marie, dit-elle, le cœur sait à peine ce qu'il veut... Il se console vite, il oublie... D'ailleurs, ajouta-t-elle, le romanesque amour de Marie ne doit plus guère exister qu'à l'état de souvenir, puisque les médecins ont condamné celui qu'elle aimait, et elle ne l'ignore pas.

— Madame a raison ! appuya M. Dufresne.

— Soit ! reprit Ludovic. Admettons tout cela...

Les obstacles dont je parlais tout à l'heure, pour être moins nombreux, ne sont pas supprimés. Qui donc voudrait courir le risque, en épousant une enfant languissante, affaiblie, de devenir veuf après six mois de mariage ? Assurément personne...

— A moins, répondit le médecin, à moins de trouver un homme qui depuis longtemps aime en silence Mlle Bressolles, et se dévoue dans l'espoir de la sauver...

— Cet homme n'existe pas...

— Il existe.

— Vous le connaissez ?

— Oui... et vous le connaissez aussi, vous !... C'est un jeune homme charmant et loyal... Il adore votre fille, et il vous aime comme un fils aime son père...

— Il vous l'a dit ?

— Avec une éloquence que ma froide parole ne saurait reproduire...

— Nommez-le moi...

— C'est Maurice Vasseur...

Je l'avais deviné ! s'écria Valentine avec une expression indéfinissable qui pouvait être celle du triomphe aussi bien que celle de la colère. Je me croyais certaine que M. Maurice venait ici pour Marie et je vous l'avais dit... Vous devez vous en souvenir...

Ludovic fit un signe affirmatif.

Le médecin continua :

— Il est certain que mademoiselle votre fille n'est point éprise de Maurice Vasseur, elle me paraît éprouver pour lui une amitié très vive. Or, de l'amitié à un sentiment plus tendre il n'y a qu'un pas... Maurice commencera par distraire Mlle Marie, qui très rapidement arrivera à ne plus pouvoir se passer de lui... C'est pour arriver à ce résultat que j'ai institué Maurice l'organisateur et le compagnon des distractions de notre chère malade... Ai-je eu tort ?

— Non, certes, répondit l'ex-architecte en serrant la main du docteur. Je rends toute justice à vos intentions excellentes et vous agissez en ami véritablement dévoué.

— Vous me rendez justice... c'est très bien, mais ce n'est pas tout... Suivez-vous mes conseils ?

— Le moyen de ne pas les suivre ? Vous me dites qu'un mariage est indispensable pour sauver Marie...

Puis-je vous répondre : *Elle ne se mariera pas !*... Assumer une si terrible responsabilité serait un crime...

— Alors vous admettez l'idée de ce mariage ?

— En principe, oui.

— Vous acceptez Maurice Vasseur pour gendre ?... Ludovic Bressolles poussa un long soupir avant de répondre :

— Ce n'est pas lui que j'aurais choisi, mais la situation étant ce que vous dites, il ne m'est point permis d'accueillir par un refus son acte de dévouement...

Dès aujourd'hui, je parlerai à Marie :

— Gardez-vous-en bien !... s'écria le docteur...

— Comment ?

— Ce serait la chose du monde la plus maladroitement... Une trop grande hâte pourrait tout compromettre, tout perdre... Il faut agir vite, puisque le temps presse, mais ne rien brusquer... Laissez-moi juger du moment opportun... Quand les distractions que j'ordonne auront produit bon effet, quand votre fille aura repris un peu de force, un peu de gaieté, en un mot sera plus vivante, je vous ferai signe... Jusque-là pas un mot.

— Ah ! je vous le promets, car la seule idée de ce qu'il faudra dire m'épouvante...

— Pas un mot non plus à Maurice... Il ne faut pas lui donner l'espoir avant d'avoir la certitude qu'un déception terrible n'en résultera point pour lui...

— C'est entendu !

— A demain donc !

— A demain...

## XII

Le docteur partit après avoir serré la main de M. Bressolles et de Valentine.

Il se rendit au fumoir, où Maurice attendait, lisant, ou plutôt en faisant semblant de lire un journal.

Le jeune homme leva la tête en voyant M. Dufresne et lui demanda :

— Eh bien ?

— Tout va le mieux du monde, mon cher ami... répondit le médecin.

— Comment l'entendez-vous ?

— Comme il faut l'entendre... Selon toute probabilité, avant un mois Marie Bressolles sera votre femme... Elle vous devra la guérison, la santé, et vous donnera certainement le bonheur car c'est une adorable enfant...

Croyez bien, cher docteur, à ma reconnaissance...

— Généralement je doute de la reconnaissance ; mais je crois à la vôtre, car vous êtes une nature d'élite...

Maurice, resté seul, murmura :

— Le docteur a raison, tout va bien ici...

— Maintenant il faudrait trouver Simone et la chance serait complète.

Il ajouta avec un sourire :

— Je suis curieux de savoir ce que fait Valentine...

Ou je me trompe fort, ou nous aurons maille à partir ensemble.

A ce moment précis l'ex-architecte et Mme Bressolles vinrent le joindre.

M. Bressolles semblait presque joyeux.

Valentine invita Maurice pour le déjeuner du lendemain.

Le fils d'Aimée Joubert accepta avec amabilité.

\* \* \*

Nous l'avons dit dans un des précédents chapitres de ce récit, la fin de l'hiver ressemblait à la naissance du printemps.

Le soleil chauffait la terre et les bourgeons précoces se gonflaient sur les arbrisseaux.

Après midi, Lartigues et Verdier, que Maurice avait quittés pour se rendre rue de Verneuil, s'étaient dirigés ensemble vers le chemin de fer de Vincennes.

Au moment où ils allaient entrer dans la gare, Verdier demanda :

— C'est à Port-Créteil que nous allons nous rendre ?

— Oui, car c'est à Port-Créteil que l'envoyé du comte Boris Romanzoff doit m'attendre.

A quelle heure ?

A trois heures...

— Eh bien, mon cher, nous avons beaucoup plus de temps qu'il ne nous en faut pour arriver à notre rendez-vous... Nous allons donc changer d'itinéraire...

— Soit ! mais pourquoi ?

— Par excès de prudence, si tu veux... Je me défie des gares où des agents munis de ton signalement peuvent être postés ; quoique tu sois difficilement reconnaissable sous le costume du Hollandais Van Broecke, trop de précautions ne nuisent jamais...

— C'est un axiome inattaquable ! dit Lartigues en riant. Quel itinéraire proposes-tu ?

— Nous allons prendre le bateau-mouche jusqu'au pont de Charenton, où nous descendrons...

— Et, de là ?

— De là nous irons à Port-Créteil par le chemin de halage qui longe la Marne...

— Pourrions-nous traverser pour aller au lieu du rendez-vous, et éviter de faire le grand tour par le pont.

— Oui... Le marchand de vin restaurateur a un service de bateaux... Nous n'aurons qu'à appeler, on viendra nous prendre...

— Allons donc...

Les honorables associés, au lieu d'entrer dans la gare de Vincennes, gagnèrent le pont d'Austerlitz et montèrent dans le bateau-mouche dont la station se trouve en face du Jardin des Plantes.